

LAURE SORASSO

# Un été infini

éditions  
parole

*« Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient,  
D'où jaillit toute vive une âme qui revient. »*

CHARLES BAUDELAIRE

## Il y eut un soir

L'été était sans fin. Il avait pourtant doucement commencé fin juin, tout péniblement. Il lui avait fallu du temps, plusieurs jours, pour s'y sentir présente. Elle avait été entravée par des rencontres professionnelles imposées, des sortes de réunion qui donnent bonne conscience à ceux qui les organisent et à ceux qui y participent. Elle y avait appris l'argent à dépenser pour sa matière, à condition de monter des projets qui devaient ensuite être évalués parmi ceux proposés par les autres matières ; une façon de se positionner dans la rapidité, le mérite, l'émulation et l'efficacité, pense-t-on ; une façon de diviser surtout, mais c'est ainsi qu'on gouverne, parfois. Elle y avait noté le fonctionnement des classes et des

groupes classe prévu pour l'année suivante, dans une éternité, pensait-elle ; elle y avait surtout appris les autres, ses collègues, qui avaient choisi leur place, positionné leur corps, pris la parole, plus ou moins agressivement, s'étaient défendus, s'étaient tus. Elle avait observé et s'en était divertie. Elle avait aussi mis du temps à se faire à l'été parce qu'elle avait encore eu des spectacles de danse tardifs, l'attente des résultats du bac pour sa dernière, le changement d'université pour son cadet ; l'inquiétude globale liée aux choses non archivées, non achevées avait retardé sa plongée dans l'été.

Elle avait meublé ses attentes en rangeant ses cours de l'année, les papiers administratifs, les penderies de chacune des chambres, en faisant les vitres, les lavabos, en lavant les rideaux, en époussetant les bibelots envahissants.

Elle avait fini par partir dans le Var, seule. Tout le monde devait la rejoindre à des dates différentes, successives. Sa fille arriverait fin juillet avec des amis qui repartiraient une semaine plus tard, tandis que son

aîné prendrait leur place pour une semaine aussi. Il devait remonter quelques jours sur Paris, pour un oral, puis redescendre et y attendre sa copine. Ils repartiraient tous les deux pour l'Italie. Son cadet avait prévu deux venues dans la maison et deux départs. Son mari arriverait à la mi-août tandis que sa fille repartirait à son tour sur Paris aux alentours du 20. Un été fait d'allers-retours successifs autour d'elle, immobile, figée, comme gravée dans la pierre de la maison. Elle aimait cette image d'elle imprimée dans la pierre, sa peau devenue pierre, la pierre devenue sourdement pulsante grâce à son corps absorbé. Les murs de la maison qui porteraient sa forme pour qui saurait la voir et en suivre attentivement des doigts les contours.

Elle était donc arrivée en éclaireuse, lasse des autres et ravie de se replonger au cœur de sa solitude, au moins quelques jours.

Elle pensait y trouver ses parents, les frigos pleins, les lits faits. Mais elle arriva

de nuit dans une maison inhospitalière. Comme elle ne voulut pas réveiller ses parents qu'elle imaginait endormis, elle fila directement à l'étage et ferma le plus discrètement possible la porte de communication. Puis elle ouvrit grand les volets, les fenêtres et libéra ses deux chats qui avaient fait le voyage dans leur boîte respective. Les deux ombres filèrent dans l'obscurité et se diluèrent dans la nuit.

La lueur de la lune baignait l'appartement du haut dans une douce atmosphère poétisante. Les contours étaient atténués et les ombres des lourds meubles hérités des vies anciennes paraissaient amicales. Le réverbère de la rue fixait un point lumineux dans lequel voletaient les insectes nocturnes. Elle s'attarda et contempla quelques secondes leur ballet disharmonieux. Les arbres étaient immobiles et l'herbe du parc se fondait dans la noirceur ambiante où ses deux chats s'étaient évanouis. Elle se laissa pénétrer par les croassements et le cri régulier d'une chouette-hulotte. Un miaulement assez proche la ramena au présent et aux

chats qu'elle venait de libérer. Elle décida de laisser la porte-fenêtre ouverte au cas où ils désireraient rentrer et gagna sa chambre.

Dans le couloir, elle se repéra grâce à ses mains qui anticipaient les contours des meubles et des objets dressés sur son passage. Ce chemin de nuit lui était habituel mais il lui fallait retrouver les repères oubliés depuis deux mois. Elle trouva à tâtons la porte de sa chambre, entr'ouverte, et la poussa. La pièce avait dernièrement été aérée mais elle ne pourrait pas y dormir tant qu'elle ne l'aurait pas ouverte sur la nuit frissonnante baignée par la lune. Elle buta contre le fauteuil que quelqu'un avait dû déplacer et atteignit la fenêtre d'un pas mal assuré. Elle connaissait parfois des secondes de panique quand soudainement plongée dans la nuit noire elle ne retrouvait plus ses repères. La désorientation l'affolait et une peur panique la saisissait le temps de prendre le contrôle de l'espace.

Ce ne fut cependant pas le cas ce soir-là.

L'air de la nuit entra dans la chambre et la pièce fut à son tour tendrement allumée

par la lueur de la lune et celle du réverbère. Elle regarda la collégiale illuminée sur sa droite, avisa sa croix dressée qu'elle voyait de profil, puis se retourna vers son lit qui n'avait pas été fait. Elle ne se sentit pas le courage d'aller chercher des draps. Elle le contourna par la gauche, tâta sa place habituelle de la main et s'y allongea, habillée. Elle verrait demain.

Puis elle se ravisa. Elle avait décidé de dormir et le soleil matinal serait une entrave considérable. Elle se leva à nouveau, tira les volets vers elle, en attacha les deux battants par l'espagnolette et refit son chemin sur la gauche. Elle s'endormit assez vite.